

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 52 (1907)
Heft: 7

Artikel: Mesures d'hygiène pour les marches militaires
Autor: Yersin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338612>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MESURES D'HYGIÈNE

POUR LES

MARCHES MILITAIRES

Malgré l'utilisation toujours plus grande du réseau des chemins de fer, les guerres modernes exigent encore bien des marches longues et pénibles. Il semble utile, à la veille de nos manœuvres, d'exposer rapidement les divers moyens qu'a suggérés l'expérience militaire pour diminuer ces fatigues.

L'auteur de ce travail a largement mis à contribution les écrivains qui se sont occupés de ces sujets. Des emprunts considérables ont été faits aux œuvres du Général Pierron : *Méthode de guerre*, etc., à la tactique de Général Dufour et du Major Balk, aux *Principes de stratégie* de Jomini, à divers Règlements militaires et à *l'Hygiène militaire pour l'armée suisse*, ainsi qu'au *Traité d'hygiène* du médecin principal Arnold.

Si on ne renvoie pas chaque fois à la source bibliographique, c'est pour la rapidité de l'exposé et par le fait que ces auteurs sont si connus que leurs œuvres sont du domaine public.

De tout temps les marches prolongées ont exercé une influence destructive sur les effectifs et l'on admet, dans de bonnes conditions, un déchet de 4 à 8 % pour l'infanterie. Si les circonstances deviennent défavorables, ces proportions augmentent. Napoléon perdit 81 000 hommes d'infanterie sur 298 000 en 52 jours dans sa campagne de Russie et Souvaroff laissa dans les Alpes, en 11 jours, en octobre 1799, la moitié de son armée. Dans la guerre franco-allemande, on a maints exemples de marches mal ordonnées, surtout du côté des Français. Ces fautes eurent pour résultat l'indisponibilité d'un grand nombre d'hommes au moment des engagements et l'exécution défectueuse de mouvements tactiques ou stratégiques, telle l'évacuation désastreuse de la rive droite de la Moselle par l'armée du Rhin.

Une bonne économie des forces de l'armée exige que les

marches soient stratégiquement et tactiquement justifiées. En outre, il faut qu'elles soient correctement exécutées au triple point de vue de l'hygiène, de la discipline et de la vitesse.

Hygiène de la marche.

On peut parer aux pertes considérables dues aux seules fatigues par une exacte *élimination des malingres et des éclopés*.

A la veille des grandes marches, le commandant prescrira une visite médicale des hommes et l'évacuation des non-valeurs sur les dépôts de malades joints aux dépôts de troupes.

Après leur guérison, ces hommes pourront être soit versés à l'armée de campagne, soit appelés à divers services spéciaux tels que gardes de convois, de matériel ou d'étapes. C'est ce que fit Napoléon en 1806. Par suite de marches forcées qui durent être exécutées au début de la campagne contre la Prusse, on forma des compagnies et même des bataillons d'éclopés qui furent employés à la garde de postes sur la ligne d'étapes. En 1870, le prince Frédéric-Charles prit la même mesure dans sa marche sur la Moselle ; le 15 août, la 1^{re} division d'infanterie de la garde envoya une compagnie de marche, de la force de 400 hommes, occuper le pont de Dialouard. Plus tard, cette même armée, marchant sur la Loire, Troyes fut occupée par 400 hommes pris parmi les éclopés.

Propreté corporelle. — Pour tous les hommes, mais plus encore pour ceux qui doivent vivre en agglomération, une propreté scrupuleuse du *corps et des vêtements* est de rigueur. On saisira donc toutes les occasions pour faire laver les soldats et on leur fera changer fréquemment leur linge.

Les pieds demandent des soins très assidus. Par suite de l'imperméabilité du cuir des souliers, la peau du pied se macère et s'excorie facilement. Il en résulte des blessures qui, tout insignifiantes qu'elles paraissent, font de l'homme un éclopé et un traînard. On parera à ces accidents par de fréquents bains de pieds, suivis d'un essuyage bien fait. Les souliers eux-mêmes seront retirés chaque soir, graissés et bourrés de paille ou de foin jusqu'au lendemain matin. Sauf dans les troupes qui sont de garde ou de piquet, l'homme doit dormir déchaussé.

En arrivant au cantonnement, les médecins procéderont à une visite minutieuse des pieds de tous les hommes qui ont

paru souffrir de la marche, et les soigneront selon des méthodes éprouvées. Nul service d'hygiène ne sera plus apprécié que ces soins modestes et pourtant indispensables.

Il est, en outre, de toute importance que le commandement réserve aux médecins le temps nécessaire à une sérieuse leçon théorique sur les soins à apporter aux chaussures, aux pieds et à l'hygiène de la marche en général. Le fantassin doit tirer et marcher. On lui apprend à tirer, mais non pas à marcher. Il faut le faire.

En toute circonstance *l'alimentation de la troupe* a droit à la sollicitude des supérieurs. En temps de marche et de fatigues, l'exigence devient plus impérieuse encore. Les généraux les plus illustres n'ont pas dédaigné ces soucis vulgaires, et Bonaparte ordonnait à Carnot de faire distribuer double ration à certaines troupes qui devaient faire double étape. Le duc de Wellington, en Espagne, voulait que toutes les fois que des troupes reçoivent un ordre de marche, on y spécifiât invariablement où elles toucheraient les vivres et quelle en serait la nature.

Il est bon de varier autant que possible la subsistance et de recourir en toute occasion aux connaissances des officiers du service de santé à ce sujet.

La distribution de boissons alcooliques ne devra se faire que dans des cas exceptionnels et plutôt comme facteur moral que comme aliment véritable. Cette question est bien débattue encore. La passion et l'amour-propre semblent s'en être mêlés. Toutefois, il ne paraît pas douteux, d'après les plus récentes expériences, que l'alcool ne soit bien qu'un stimulant passager, dont l'usage est suivi d'une prompte réaction. D'après une enquête très intéressante, faite par M. le Dr Schnyder et dont les conclusions sont consignées dans l'ouvrage : *Alcool et alpinisme*, il ressort que l'alcool est condamné par la plupart des alpinistes. Il se peut qu'à un certain moment, l'alcool soit utile pour faire disparaître le sentiment de la fatigue et pour stimuler l'appétit. Mais il faut, lorsqu'on en use, se souvenir toujours de la dépression qui s'en suit et n'en prendre que lorsque celle-ci n'est plus à craindre, par exemple une fois le travail fini. Mais sans trop insister sur les travaux expérimentaux et en ne s'en tenant qu'aux faits d'observations journaliers, il n'est que trop certain que l'alcool entraîne des catastrophes positives par les désordres, qu'à la longue, il exerce sur les organes internes.

C'est le plus grand ennemi de l'énergie et de la volonté. Il abrutit des familles, des peuples entiers et remplit les asiles d'aliénés. L'alcool passait autrefois pour un engin de guerre; il faudra, au moins pour cet usage, ne l'admettre que sous forme diluée. Après une longue expérience, les médecins anglais en sont venus à le condamner pour les expéditions coloniales.

Sir Garnet Wolseley, dans la guerre des Ashantis, s'est bien trouvé de tous points d'avoir remplacé le rhum par du thé : la vigueur, la discipline, la gaîté se montrèrent chez ses soldats à un degré que ne connaissent pas les armées qui boivent des liqueurs spiritueuses.

Les explorateurs des régions polaires ont réduit de plus en plus la consommation de l'alcool et Nansen n'en distribuait qu'exceptionnellement à ses équipages.

Mais il faut se garder de toute exagération et par une sévérité outrée ne pas provoquer la dissimulation, incompatible avec le respect hiérarchique. L'hygiène ne peut donner des conseils qui ne sauraient être suivis et elle ne peut prêcher que la modération. La discipline doit réprimer les abus et les officiers donner l'exemple de la sobriété.

Le sucre qu'on a, de temps à autre, distribué ne semble pas jusqu'à présent s'être acquis droit de cité. Il faudrait peut-être continuer les essais.

Un des plus grands ennemis de la discipline pendant la marche, c'est le sentiment de la soif qui, le plus, pousse à la débandade et à la maraude. Il faudra prévenir ce besoin en permettant de boire et en réglant la consommation de l'eau.

On ne s'arrêtera pas dans les villages, mais un peu en dehors. On placera des gardes près des vergers et des fontaines. Ces sauvegardes empêcheront la dilapidation et la souillure de l'eau qui sera recueillie par corvée et en ordre. Le 18 août 1870, dans la marche forcée de Pont-à-Mousson à St-Privat, une division ne put se désaltérer parce que, en arrivant à l'endroit de faire la soupe, on trouva les puits vides. Dans le X^e corps, l'officier d'état-major envoyé au-devant de la brigade Wedel pour hâter sa marche, sachant qu'il n'y avait pas d'eau sur le champ de bataille, en prévint le commandant. Celui-ci fit arrêter sa troupe près d'un ruisseau et les hommes purent boire et remplir leurs bidons.

Equipement. — Tous les soldats du monde sont trop chargés

pour les exigences de la tactique actuelle. Le soldat suisse est parmi ceux qui le sont le plus. Depuis longtemps des commissions travaillent à chercher un allégement au poids de l'équipement du fantassin et n'arrivent qu'à des résultats insignifiants, parce qu'elles ne peuvent se résoudre catégoriquement à rompre avec les modes léguées par la tactique linéaire. Il n'est pourtant pas douteux que le poids porté par le fantassin ne soit nuisible à sa mobilité et à sa santé. Les expériences instituées en 1891, en Allemagne, par les docteurs Zutz et Schlumberger ont fait ressortir les faits suivants :

Avec un chargement de 22 kilos et avec une température qui ne soit pas trop élevée, l'organisme humain ne souffre pas d'une marche de 25 à 28 kilomètres. Au contraire, de légères altérations de la santé disparaissent par l'effet favorable de cet exercice. Si la température est chaude, l'organisme souffre un peu, mais il est remis par le repos de la nuit. Si la charge atteint 30 kilos, l'organisme est incontestablement en souffrance et les effets nocifs ne disparaissent plus par le repos nocturne.

Ces détails ont préoccupé les généraux de tous les temps et Wellington, avant Waterloo, appelle l'attention des chefs de corps sur la nécessité d'alléger le sac du soldat. En campagne, du reste, les troupes trouvent le moyen de se soulager très rapidement des pièces d'équipement qui les gênent.

En 1855, à Sébastopol, à raison du pénible service, on avait laissé à la troupe l'autorisation de prendre ses aises dans la tenue. Elle s'empressa de se débarrasser du col raide et du shako pour adopter la cravate et la casquette. En 1870, le général Failly signale que les képis disparaissent pendant les trajets en chemin de fer. Dans leur marche sur Paris, les troupes allemandes se sont passées avec plaisir de leur casque pour ne porter que la casquette. Ces exemples devraient décider nos commissions à abandonner notre lourd et disgracieux képi et à nous doter de la casquette. La tunique à deux rangs de boutons doit, pour l'armée de campagne, être remplacée par une ample vareuse à un seul rang de boutons métalliques.

La capote d'infanterie peut être maintenue, mais taillée plus vaste et plus longue et munie de boutons permettant de la relever pendant la marche. Elle devrait être munie d'un capuchon pour abriter la tête. Les arguments émis contre l'adoption de ce capuchon ne sont pas sérieux. Le pantalon doit être large et

un peu rétréci à la ceinture et au pied. Le soulier qui doit être bien adapté à chaque pied, doit être usagé quelque peu avant les grandes marches. Il doit être suffisamment haut d'empeigner pour éviter tout frottement sur le cou du pied, ce qui amène un œdème dur assez douloureux, et suffisant pour rendre l'homme indisponible.

Les marches prolongées, redoutables déjà lorsque les conditions extérieures sont favorables, peuvent devenir désastreuses lorsque les intempéries, la chaleur, la nuit ajoutent leurs effets particuliers à ceux de la fatigue.

Marches de nuit.

Il est démontré que rien n'épuise la troupe comme les marches nocturnes. Aussi l'hygiène militaire recommande-t-elle de s'en abstenir le plus possible. Dans l'obscurité, tout devient obstacle ; faute de voir où on met le pied on marche moins vite que de jour et l'oubli de cette vérité élémentaire a fait échouer bien des surprises. Balk estime que, de nuit, il faut 20 minutes pour faire un kilomètre. De plus, le pays change facilement d'aspect et on est exposé à faire fausse route et à des méprises dangereuses. Cependant les conditions de la tactique moderne rendront plus fréquentes encore que par le passé les attaques et les marches de nuit.

Dans les mouvements à petite distance, on aura soin de faire préalablement une soigneuse reconnaissance. Dans les marches sur route, il faudra doter chaque unité d'un guide sûr. On ne laissera pas de vides entre les colonnes et les intervalles seront remplis par des hommes de liaison. Un peu avant les haltes, des ordonnances à cheval rétrograderont pour avertir qu'on va s'arrêter, de manière à ce que les hommes puissent, en toute sécurité, déposer le sac et reprendre souffle. Si l'on n'a pas pour but de surprendre l'ennemi, il faudra s'arrêter un peu avant le jour, car à ce moment la fatigue des yeux est extrême et il semble aux hommes qu'ils pourraient dormir même dans l'eau. La cavalerie sera toujours placée en queue, car cette arme très nerveuse est sujette à des paniques subites. Si on heurte l'ennemi, la tête de la colonne fait halte, tout le monde serre, on fait coucher la troupe et personne ne tire sans ordre. La surprise manquée de Mananarès offre un bon exemple des fautes

à éviter en pareille occurence. Le général Merle, ayant reçu l'ordre de surprendre l'ennemi qui occupait Mananarès, se porta sur cette ville le 14 octobre 1809. Le premier obstacle qu'on rencontra furent des puits creusés en plein champ et sans margelle, où beaucoup d'hommes tombèrent et périrent. Malgré la nuit, la cavalerie était en tête. Tout à coup, elle crut avoir vu l'ennemi, fit feu et se replia au galop. Les cavaliers sortirent de la route et se jetèrent sur un bataillon polonais qui, croyant avoir affaire à des Espagnols, fit feu. Les cavaliers prenant les Polonais pour des Espagnols les chargèrent. Il en résulta une confusion effroyable. De tous côtés ce n'étaient que cris, jurons, commandements. Le désordre était tel que tout eût été à la merci du moindre parti ennemi. La surprise fut manquée.

Marches par la neige.

Lorsque les routes sont couvertes de neige, les fatigues et les souffrances de la troupe sont considérablement augmentées et la durée de l'étape ne peut plus être fixée. Toutes les relations signalent la lenteur, la fatigue rapide et les sacrifices parfois énormes en hommes et en chevaux.

Souvaroff, dans le seul passage du Panix, perdit 200 hommes par le froid ou par les chutes dans les ravins. La retraite de Russie est célèbre par la quantité de morts dues au froid et à la fatigue. L'armée de l'Est endura des souffrances extrêmes dans sa retraite de la Lisaine sur Besançon et Pontarlier. Mac Donald ne put qu'à grand peine franchir le Splügen et y sacrifia beaucoup de soldats. Lorsque le pays est couvert et coupé, on doit se munir de bons guides et de boussoles, pour s'orienter quand tout point de repère a disparu. Si les chemins ne sont pas déblayés, il faut les faire ouvrir par des gens du pays, poussant des bœufs devant eux, pour tasser la neige et munis de pelles pour creuser les tranchées. Il faut piqueter le chemin ainsi établi pour éviter qu'il ne disparaîsse sous une nouvelle chute de neige. Les rations de sucre, de café; la subsistance seront augmentées. On distribue du tabac. Les médecins font à la troupe une leçon théorique sur la conduite à tenir en cas de congélation ou d'inanition. Les hommes reçoivent des vêtements chauds, des gants, des guêtres ou des bandes moletières, des capuchons. L'alcool est prohibé. Mac Donald qui dut franchir le

Splügen couvert de neige y eut beaucoup d'hommes atteints de gelures des pieds. Le général R. Mancey raconte les souffrances éprouvées par sa petite colonne de 40 hommes avec 66 mules, dans sa traversée des Montagnes Rocheuses. Pourvus de vivres pour 30 jours, ils arrivèrent sur l'autre versant au bout de 55 jours, ayant perdu toutes les bêtes et beaucoup d'hommes ayant eu les pieds et les mains gelés. Ce qui les tourmenta le plus, ce fut le manque de tabac, et des gastralgies intolérables dues à la privation de nourriture.

Mais c'est **la grande chaleur** qui éprouve le plus le soldat en marche et qui peut amener les accidents les plus nombreux et les plus redoutables. Par un temps lourd et couvert, plus encore que sous un soleil ardent, l'homme se fatigue et s'essouffle rapidement. L'air circulant difficilement dans les colonnes, il faut alors choisir les hauteurs, les routes ombragées, faire ouvrir les rangs et ralentir l'allure. On aura soin de faire des haltes plus fréquentes et de faire boire souvent et abondamment. Il est utile, si l'eau est rare, d'envoyer en avant un officier monté pour s'assurer des fontaines et faire remplir des récipients où le soldat pourra puiser en passant. C'est dans de tels moments qu'une sévère discipline préviendra les abus et le gaspillage du liquide.

L'accident le plus grave produit par une atmosphère surchauffée est ce qu'on nomme le « coup de chaleur ». Ses symptômes sont tout d'abord de l'hébétude, de l'indifférence, puis la perte de connaissance avec ou sans convulsions. Les causes dernières encore mal connues, sont attribuées, en général, à un défaut d'élimination des déchets organiques. On traitera cette maladie par de larges ablutions d'eau froide dont on asperge tout le corps.

Sous l'influence d'une chaleur excessive, on a vu aussi des hommes devenir subitement fous, courir aux armes, tirer et faire du désordre.

Un bataillon d'Algérie parti par une forte chaleur à 4 heures du matin, marcha bien jusqu'à 8 heures. Depuis ce moment les deux tiers du bataillon restèrent épuisés en arrière. A midi, huit hommes étaient morts de chaleur.

Pour éviter ces graves accidents, il faut partir le matin de bonne heure. Faire au milieu de la journée une grande halte en des lieux ombragés et n'en repartir qu'une fois la température

un peu rafraîchie. Les inconvénients de l'arrivée tardive au cantonnement seront compensés par la sécurité de la marche.

En 1859, un bataillon autrichien gardant les côtes de la Dalmatie, dut faire une marche forcée en plein été. En 18 heures, il parcourut 70 kilomètres sans laisser un seul trainard, grâce à ce que les sacs étaient portés sur des chars. Dans la suite, le bataillon partait à 3 heures du matin et marchait jusqu'à 7 heures. On faisait alors halte dans un village et la troupe logeait chez l'habitant. A 7 heures du soir on repartait et on marchait jusqu'à 11 heures. Au bout de neuf jours le bataillon était en excellente condition et ne comptait que deux malades.

Lorsque les marches doivent s'effectuer **en pays montagneux** les difficultés augmentent. On n'avance que lentement. Les intempéries ont des effets plus redoutables qu'en plaine. Certains passages ne peuvent être franchis qu'à certains moments à cause des chutes de pierre ; c'est sur cette particularité qu'on règle l'heure du départ. On marche en colonne par un (file indienne), on fait des haltes fréquentes ; on met en tête un guide de confiance et un officier expérimenté, conservant la même allure lente à la montée et à la descente. L'équipement demande des modifications ; les souliers seront fortement ferrés, des guêtres ou des bandes protègeront la jambe contre la neige. Chaque homme sera muni d'un bâton ferré et les officiers de piolets. On distribuera des lanternes en nombre suffisant. La nourriture devra être abondante et tonifiante. Malgré les difficultés et même s'il faut porter le bois, on cuira au moins une fois par jour pour éviter les gastro-entérites dues à l'usage exclusif des conserves. Si on distribue de l'alcool on ne le fera que le soir, au bivouac qui sera presque de règle, et on le mélangera à du thé ou à de l'eau.

Du reste, quoique Français et Autrichiens aient fait de belles campagnes dans les Alpes à la fin du XVIII^e siècle, il est partout admis maintenant que cette guerre demande des troupes spéciales équipées et instruites en conséquence.

Discipline de marche.

Mais toutes ces prescriptions d'hygiène ne sont rien si elles ne sont rigoureusement observées. On n'y parviendra que si la troupe possède encore, au milieu des plus grandes fatigues, le

sentiment de la discipline et le respect hiérarchique. Le commandement doit donc faire tout ce qu'il peut pour garder en toute circonstance sa troupe bien en main et soumise à sa volonté. Cela ne sera possible que si les hommes ont le sentiment très net que tous les efforts qu'on leur demande ont un but précis et nécessaire. Semblable en cela à un bon cavalier qui, par une méthode rationnelle, obtient de son cheval un effort considérable sans surmenage, le commandant doit épargner à ses hommes toute fatigue inutile. Le soldat qui observe, et qui juge souvent à la légère, supporte, sans que son moral en soit atteint, les travaux dont l'urgence lui semble démontrée. Rien ne le déprime davantage et n'affaiblit plus en lui le sentiment de la discipline que les marches et contremarches qu'il croit injustifiées. C'est à l'officier à ne pas se mettre en situation d'avoir l'air de se tromper, et les états-majors devront tout faire pour conduire la troupe au but le plus rapidement et le plus économiquement possible.

On sait qu'une troupe à pied met, par un temps favorable, environ 12 minutes pour faire un kilomètre sur bonne route. Cela fait 4 kilomètres en une heure, y compris une halte de 10 minutes. En sorte que, en comptant une grande halte au milieu du jour, une troupe parcourra 25 à 30 kilomètres en 10 heures. Si l'on admet qu'il faut une heure à une troupe à pied pour être prête à partir le matin; 2 à 3 heures pour la prise des cantonnements, pour cuire et manger les aliments ainsi que pour vaquer au plus urgent du service intérieur; 2 heures environ pour les mouvements latéraux nécessaires pour gagner ou quitter le gîte, et que le soldat a besoin de 7 heures de repos, on voit qu'une marche de 25 à 30 kilomètres est la marche normale. Au delà c'est la marche forcée. Quoique tous ces chiffres soient approximatifs, il ne faudra pas les dépasser en ordonnant des mouvements inutiles. On évitera tout rassemblement d'une forte unité lorsque cela ne sera pas commandé par les circonstances militaires. La mise en marche ne sera jamais prématurée et l'encolonnement se fera par le procédé dit « du point initial ».

Dès que le stationnement pour la nuit est connu, un officier monté se porte en avant pour en faire la répartition. On évite ainsi les longues attentes, les changements de quartier et les désordres qui s'en suivent. Le service est commandé déjà à la

dernière halte, afin d'être pris sans hâte et en ordre. L'infirmerie sera de suite désignée et son emplacement porté à la connaissance de la troupe. Les médecins s'y rendent incontinent et commencent sans retard à donner les soins aux malades et éclopés de route. Les officiers des compagnies y dirigent aussitôt tous les hommes qui ont paru avoir souffert de la marche. Les médecins prennent immédiatement leurs mesures pour régler les évacuations du lendemain.

Une des causes les plus grandes de fatigue c'est l'irrégularité inévitable de toute marche dans les longues colonnes. Ces alternatives d'accélération et de ralentissement proviennent des inégalités du terrain, montées, descentes, défilés, ainsi que des allures variables que présentent les individus par suite de la longueur différente de leur pas.

Il en résulte des à coup dans la vitesse et un allongement des colonnes qu'on estime à un quart. Des généraux illustres se sont préoccupés de ces faits, et l'on voit le duc de Wellington ordonner en Espagne que chaque compagnie doit être conduite par son chef d'un pas régulier et sans se préoccuper de garder les distances. Bonaparte, à l'armée d'Orient, voulait que « les têtes de colonnes marchent d'un pas réglé et fassent souvent halte, afin que les hommes pussent suivre ».

Pour assurer la régularité et l'élasticité de l'écoulement des colonnes, il faut les fractionner convenablement et séparer chacune de ces parties par un espace suffisant et égal à son allongement prévu. Il faut en outre faire des haltes régulières pour rétablir les longueurs normales et conserver les distances.

Les haltes se font toutes les 50 minutes et durent 10 minutes. Pendant ce temps de repos, les hommes quittent le sac, rectifient l'équipement et satisfont leurs besoins. C'est à ce moment que les derniers rangs serrent sur la tête pour rétablir les distances. C'est donc une erreur de chercher à maintenir celles-ci pendant la marche.

Les règlements des armées européennes prévoient à peu près tous des distances de 20 et 50 mètres entre bataillons et régiments. Il n'y a pas besoin de démontrer que ces chiffres sont trop faibles. Pour le régiment l'allongement est normalement de 300 mètres. Le général Lewal voudrait même qu'on séparât les régiments par des distances de 700 mètres afin de conserver

toujours constante la profondeur des colonnes et faciliter les calculs.

Cette augmentation de la profondeur serait moins préjudiciable qu'on ne pourrait le croire à la rapidité de la mise en ligne. Car l'allongement est fatal et il y aurait tout avantage à ce qu'il fût régularisé.

Du moins n'est-il pas douteux qu'il faille, en pratique, dépasser beaucoup ces chiffres réglementaires.

Malgré toutes les précautions, il y aura toujours un certain nombre d'hommes trop fatigués pour suivre l'allure. Il y en aura d'autres qu'une indisposition passagère forcera à quitter la colonne. Dans les armées de Napoléon, on avait dû parer à ces causes de désordre. Le général Moncey avait, en Espagne, des voitures qui suivaient les colonnes pour ramasser les éclopés. Le maréchal Davoust prescrivait aussi qu'une colonne de cavaliers pourvue de voitures devait fermer la marche pour ramasser les traînards.

Dès que des hommes abandonnent le rang, les médecins doivent les examiner soigneusement. S'ils sont incapables de suivre, on les fera monter sur les voitures affrétées dans ce but, ou s'ils peuvent encore marcher, on les réunira en escouades. Ces escouades, mises sous les ordres d'un gradé énergique, seront conduites à l'étape plus lentement en faisant les haltes nécessaires.

Il leur sera, en tous cas, interdit de s'arrêter dans les auberges et de se livrer à la maraude. En arrivant au cantonnement ces hommes seront conduits à l'infirmerie et y seront consignés tous jusqu'au lendemain. Les soins nécessaires leur seront donnés et les simulateurs seront punis.

En résumé en prévision d'un départ, voici quelques-unes des mesures qu'on doit prendre :

1^o Passer une revue de santé pour éloigner les malades et les malingres.

2^o Passer une revue du linge et de la chaussure. Ordonner et faire exécuter les réparations.

3^o Préparer des voitures de réquisitions à mettre à la disposition du service de santé.

4^o Faire une théorie sur l'hygiène de la marche.

5^o Prendre des renseignements sur la route à parcourir, ses ressources en eau, en bois et en habitations. Se munir de cartes et des documents statistiques.

6^o Avancer l'heure de la retraite.

7^o Consigner les débits de boisson.

8^o Distribuer la subsistance.

Au moment du départ :

1^o Mettre des gardes devant les débits de boisson.

2^o Visite des hommes tombés malades pendant la nuit.

3^o Départ des avant-gardes, flanqueurs.

4^o Former une garde de colonne avec les voitures nécessaires.

5^o Faire manger.

6^o Défendre d'entrer, en route, dans les maisons. Ordonner aux officiers de rester près de la troupe pendant les repos. Défendre de prendre des chemins de traverse sans autorisation.

7^o Marcher sur le côté droit de la route.

8^o Ne pas rendre d'honneur en route, mais témoigner du respect aux chefs.

9^o Prévenir au moment des haltes non réglementaires, afin que les hommes puissent déposer leur sac.

10^o Prescrire au médecin de faire savoir si la troupe a de la peine à suivre.

11^o Prescrire que tout le service sera commandé à la dernière halte. Indiquer où seront portés les objets trouvés.

12^o Prescrire, si l'eau est peu abondante, que des postes y seront placés, en régulariser la consommation.

Major Dr YERSIN.

